

ADELINE  
PICAULT

# ÉTROITS PETITS TOURS

ET ELSA BOIT

UN HOMME À LA LIGNE

ÉMOI AU BORD DU MONDE

OUVRAGE PUBLIÉ  
AVEC LE CONCOURS DE L'ASSOCIATION BEAUMARCHAIS-SACD

*éditions*

---

THEATRALES

La collection *Répertoire contemporain* vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur, de ses ayants droit ou de ses ayants cause. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'auteur, de son agent ou de la SACD.*



Photos de couverture : © Christopher Lowden

© 2008, éditions THÉÂTRALES,  
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil-sous-Bois

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants.

ISBN : 978-2-84260-266-6 • ISSN : 1760-2947

## SOMMAIRE

ET ELSA BOIT .....	9
UN HOMME À LA LIGNE .....	33
ÉMOI AU BORD DU MONDE .....	55
Adeline Picault .....	77

*À un certain Bémol pour ce qui s'écrit ce qui se dit ce qui se vit.  
À cette ballerine de hasard qui court à cloche-pied et se marre de choper le tournis.*

*Ces textes ont été écrits en pensant à Marie Bastide, Luc Cerrutti, Clémentine Pons.*

ET ELSA BOIT  
ou Crire à corps et corps à cris

C'est le troisième.  
Ça déboîte!  
Que je m'envoie et dans lequel je m'envoie.  
C'est le troisième Malibu orange.  
La terre est bleue comme.  
L'alcool.  
L'ivresse.  
L'effleuré.  
Et le peintre Klein.  
Un mec pas si *clean*.  
Qui dessine des flammes.  
Entoile des chalumeaux de feux tziganes.  
Et fout son pinceau sur des timbres-poste.  
Au nom du bleu.  
Il y a ce dessous-de-verre qui fait le malin.  
C'est pour éviter les auréoles.  
Sur la table.  
Pour que ce soit propre.  
Propre.  
Les hommes ont cessé avec chercher les auréoles et les ailes en plume  
blanche.  
Rompu le saint décollage de ce qui colle aux credo.  
Ils ont rendu les armes.  
Ils ont pendu les larmes.  
Couci-couça.  
Comme ci.  
Comme ça.  
Fait une embardée au cercle.  
Tailladé le charme.  
D'ailleurs plus personne n'écrit en blanc.  
C'est fini, *over, old-fashioned*.  
Sauf.

Sauf.  
Sauve.  
Sauve qui peut.  
Sauf la craie.  
Elle se défend bien.  
La craie.  
Et son bruit d'ongles sur le tableau implacable impeccable.  
Sauf le Typex.  
Le correcteur.  
L'éradiqueur.  
De mots.  
Et de ce qu'ils croient être des fautes.  
Mais où c'est si claudiquant, hésitant, incertain que j'aime.  
J'aime où ça trébuche.  
Une phrase.  
Une grammaire.  
Et une virgule.  
Et tout le reste.  
Je peux être submergée par ce qui glisse tellement volonté de vivre  
sans chaussures à crampons.  
Pieds nus, je le cherche pieds nus le verglas des hommes, des moments  
et de l'orange.  
J'ai peur.  
La peur avec mains mal assurées et respiration mode accéléré petit chien.  
Parce que j'accouche en picolant.  
J'accouche et c'est ma naissance à moi.  
Peur d'un monde où les anges ne doivent pas laisser de traces.  
De ce monde de nettoyage et de cette idée-là de saisir, de parfaitiser,  
de se débarrasser de la blancheur d'un envol ultra *bright*, ultra *white*.  
Angoisse d'épurer la purification de la pureté.  
D'ajouter à l'ajout.  
Et d'en reprendre en même temps.  
Les mots en noir.  
C'est imbécile.  
Écrire en noir.  
C'est insoutenable.  
Les mots.  
Pareils aux endeuillées en Espagne, au Portugal ou ailleurs.

Des robes qui tapinent au fond.  
Sans jamais achever leur boulot et faire crever et faire jouir pour de bon.  
Il y a des pays où la mort est blanche.  
Un mot tuera toujours.  
Quelque chose.  
Quelque part.  
Quelqu'un.  
Mais depuis la couleur d'un Kleenex.  
C'est tout.  
C'est ainsi.  
C'est le troisième.  
Ça déboîte!  
C'est le troisième mirage que j'avale.  
Le troisième liquide à faire rire qui accède à ma plomberie.  
À tout mon tuyautage.  
De haut en bas.  
Diagonales comprises.  
Méridionale éprise et prise pour de bon à force du «tel est pris qui croyait prendre» qui finalement termine en s'éprenant.  
Méridionale met le doigt dans la prise et du jus lui vient aux mains, celui mélangé au Malibu qui chaloupe entre ses tunnels d'organes et ses chemins d'artères.  
Il y va l'alcool.  
Même là où on pourrait dire : non dans cette canalisation, dans cette encablure la terre est bleue, n'y va pas.  
Si.  
Elle y va.  
Partout.  
Sans restriction.  
Ni concession.  
Ni hésitation.  
Elle goûte le dedans de ce que je suis comme femme.  
Il faut que vous sachiez.  
Un bidule.  
J'ai un bidule qui se cache au fond du cœur et dans ma boîte à dents de lait.  
Secret.  
Le mot c'est secret.

## UN HOMME À LA LIGNE

Je n'aime pas l'eau mélangée au Schweppes citron.  
C'est amer.  
Et ça pique.  
Et ça gribouille.  
Je n'aime pas quand le verre n'est pas complètement vidé.  
Je veux emplir.  
La vie.  
Le fracas.  
Les choses.  
Et me débarrasser des sodas.  
Pour y déposer une source.  
Et mes entrailles.  
Claires comme de l'eau de roche.  
Profondes.  
Et limpides.  
Et trop charcutières.  
Ma boucherie en cocktail.  
Pour les désespérés.  
Qui prient.  
Depuis leur viande à eux.  
Depuis leurs abandons à être.  
Mieux.  
À être mieux qu'une saucisse encastrée à une saucisse.  
Pendant.  
Et crochetée par le cul.  
Où c'est déjà troué.  
De toute façon.  
De tout tison.  
Et pour rien de plus qu'un commerce.  
Et une vente.  
Et un rafraîchissement.  
Oui.

Les culs sont des ruisseaux.  
Je veux flinguer mon torrent.  
Rue des Acacias.  
Devant le camion de livraison qui déplace les carcasses d'agneaux.  
Ou autre.  
Sans odeur de cuir.  
Tôt.  
Le matin.  
Dans l'aube du rien.  
Et de la résignation.  
Nu dans le jour qui essaie.  
Se vanter pour une lumière.  
Qui descend.  
Qui s'impose.  
Aux hommes sous vide.  
Bien dessous.  
Bien en dessous.  
Où ça ne sonne pas.  
Où ça tombe.  
À pic.  
Au cœur.  
Je veux crever le matin.  
Je veux crever au matin.  
Au matin de devenir.  
Et de tenir.  
Un steak de quelques grammes et une vie au hachoir.  
Une vie de mâchoire.  
Où il faut les dents pour avaler.  
La pilule.  
Et le reste.  
Et l'acide.  
Et la nuit dérobée par le lampadaire éteint.  
Et déglutir.  
Pour se venir.  
Et se battre.  
Et s'entendre battre.  
La chair en brochettes.  
Je veux mon barbecue.

Je veux mon barbecue.  
Et me barrer en fumée.  
Et me barrer en rosée.  
Pleurer mes ailes.  
De poulet.  
De larmes.  
De silence.  
Et de non-retour.  
Il y a ce point.  
Regardez-le.  
Ce point d'où on ne peut plus.  
Regardez-le.  
Une encoche au propre.  
J'aime quand ça fait une rature au blanc.  
Je suis rassuré.  
Et lessivé.  
Par ce qui salit.  
Par ce vertige du dégueulasse et du pas à sa place.  
Ma boucherie va de guingois.  
Et quand même.  
Encore.  
Je mets mon tablier.  
Autour du cou.  
La corde à demain.  
Et au métier.  
Et à l'angoisse.  
L'ustensile.  
La vie est un ustensile.  
Je ne sais pas m'en servir.  
Ni à quoi cela sert.  
Mais j'ai appris à servir.  
Et pour les autres.  
Une tranche de bœuf.  
Un rôti.  
Un chapon.  
Et mon corps.  
Et ma vrille.  
Et mon émotion de jambe de bois qui claudique et fait du tapage.

## ÉMOI AU BORD DU MONDE

«Je vous méprise. Je méprise ce désir de vous sur moi. Et vos mains trop épaisses, trop lourdes, qui savent tout juste effleurer ma joue sans l'effrayer, sans lui déposer la peur au ventre. Oui. Même mon indifférence, vous ne la méritez pas. Vous avez un cœur reptile, rampant, si bien qu'à chaque pas, on l'écrase encore et toujours sans le rassasier jamais. Pendus à mes semelles, vous me faites pitié, vous et vos sentiments de taverne. Votre amour, c'est de la rivière de caniveau, c'est tout juste bon à se mélanger à la pisse d'un chien.

Aimer, ce n'est pas capituler. Aimer, c'est déposer les armes depuis l'orgueil et en garder l'écusson. Aimer c'est s'échouer à l'autre sans trembler.»

Comédienne. C'est pour ça le texte. Quand je dis vous, c'est pas vous, c'est vous l'autre personnage.

Je vous méprise.

Je fais les beautés froides souvent. Ou les putes tristes. Très bien le gratin dauphinois aussi, mais ça, c'est dans la vie. C'est pas mon job quoi. Je suis éblouissante en pute triste, genre baise-moi, je t'en supplie, avec les larmes en averse, et le mec qui part en ne me baisant pas justement. D'où la tristesse.

Je pleure bien.

Je pleure haut.

Et je vous méprise.

Pas vous.

Quoique.

Le metteur en scène affirme, il n'y a pas de personnage, il y a juste le texte. Et moi. Un pantin avec des fils qu'on ne verrait pas et qui me tirent par-derrière pour m'empêcher d'être. Pour m'empêcher d'être moi. Moi l'absence de personnage.

Qui joue qui ?

Qui joue quoi ?

Je vous méprise.

C'est vrai.

Faire sonner les mots, ce serait possible sans les murs. Mais voilà, il fallait qu'ils construisent des théâtres avec radiateurs, avec lumières, avec régie, avec coulisses, avec décors. Et pour ça il leur fallait des murs. Trois précisément. Le quatrième, il est invisible, il faut être comédien pour le voir. Comme pour les éclipses où il faut des lunettes spéciales. Les acteurs, c'est sûr, ils ont la double vue.

Et les mots sur la scène, j'ai beau les lancer qu'ils finissent toujours contre la pierre, sur les parois et entre les fissures. Avec les lézards. Les mots, ils s'emmurent avec moi. Et on a la mélancolie, on a l'hiver et le froid cinglant. Ils disent qu'il n'y a plus de saisons. Seulement décembre après décembre, mes phrases en ribambelle, et moi qui ne suis pas moi.

Le vernis à ongles, je le préfère rouge carmin, j'ai un goût inconditionnel pour les sandwiches thon-crudités, ils disent que je ris trop fort et qu'on n'est pas tout seuls dans le restaurant. Je n'en suis pas certaine. Vous savez, n'être pas seule au bar.

Ou ailleurs.

Ou partout.

Je mange très salé, j'ai battu le record de lancer de poids de mon lycée, il y a aussi qu'on me trouve jolie, une belle plante ils disent, et je collectionne les sachets de thé pour mettre de l'Orient à ma maison, j'ai des complexités sous la peau, et l'exigence. Et je prends des bains tout le temps et trop chauds.

Je suis moi.

Je suis souvent moi.

Ou comédienne.

Ou comédienne pour être plus moi.

Une vraie emmerdeuse.

Avec des canalisations qui me poussent sur les veines pour dévier la course de ce qui est simple et facile, et me laissent tout alambiquée.

Je suis en bordel.

Je suis le bordel.

Ou alors c'est lui qui me piste.

Au choix.

On ne se lâche pas : de vrais jumeaux.

La première fois que je t'ai vu, tu te tenais debout devant la machine à café. Avec ton air d'attendre. Avec ton air de ne pas avoir l'air. Ton air d'attendre qui me fout à l'eau, parce qu'il saupoudre sur ton regard une impatience de bouchon de champagne qui veut partir.

Oui. Partir. Tes yeux, ce sont de sacrés fugueurs. J'ai eu envie d'être la police pour les prendre en filature.

Si bien que j'ai pensé que tu avais un rendez-vous avec Dieu, ou un apôtre, ou tous les intervenants bibliques en même temps, tellement tu patientais bien et sérieux.

Je me ronges les ongles.

J'ai senti l'enjeu de ta patience. Tout de suite. L'importance.

C'est dans un second temps que j'ai pensé à une femme.

Que tu puisses être là, debout, devant une machine à café où l'on insère les pièces en haut à droite (sous ce blouson en cuir trop court et un peu vieilli), pour une femme.

Je te regardais depuis deux toutes petites minutes, depuis quelques minus grains de sable à la dérive dans le sablier et j'ai été jalouse. Et l'éventualité de te savoir avec une autre, ça m'a déposé des montagnes russes dans l'estomac.

Tu m'as torpillée.

Et déraillée.

Tout droit.

Tout fort.

Puis j'ai eu envie de vomir.

Alors comme ça, j'avais cette audition avec ce bonhomme, je naviguais à vue au numéro 36 de la rue du Général-Leclerc, et dans le hall de l'immeuble, il y avait toi.

Toi et mon mal de ventre tenace.

Ma nausée.

Alors.

Alors je me suis jetée dans tes bras.

Genre cinéma.

Genre Audrey Hepburn.

Genre c'était la première fois que je me balançais au cou d'un homme comme ça.

Tu étais grand.

C'est fou ce que tu es grand.

Mon sémaphore.

Je le sais parce que je me suis dressée sur la pointe des pieds pour me blottir. J'ai eu l'impression de gravir le mont Blanc, tellement tu es haut. C'est incroyable ce que j'aime la montagne.

La montagne, ça vous gagne.